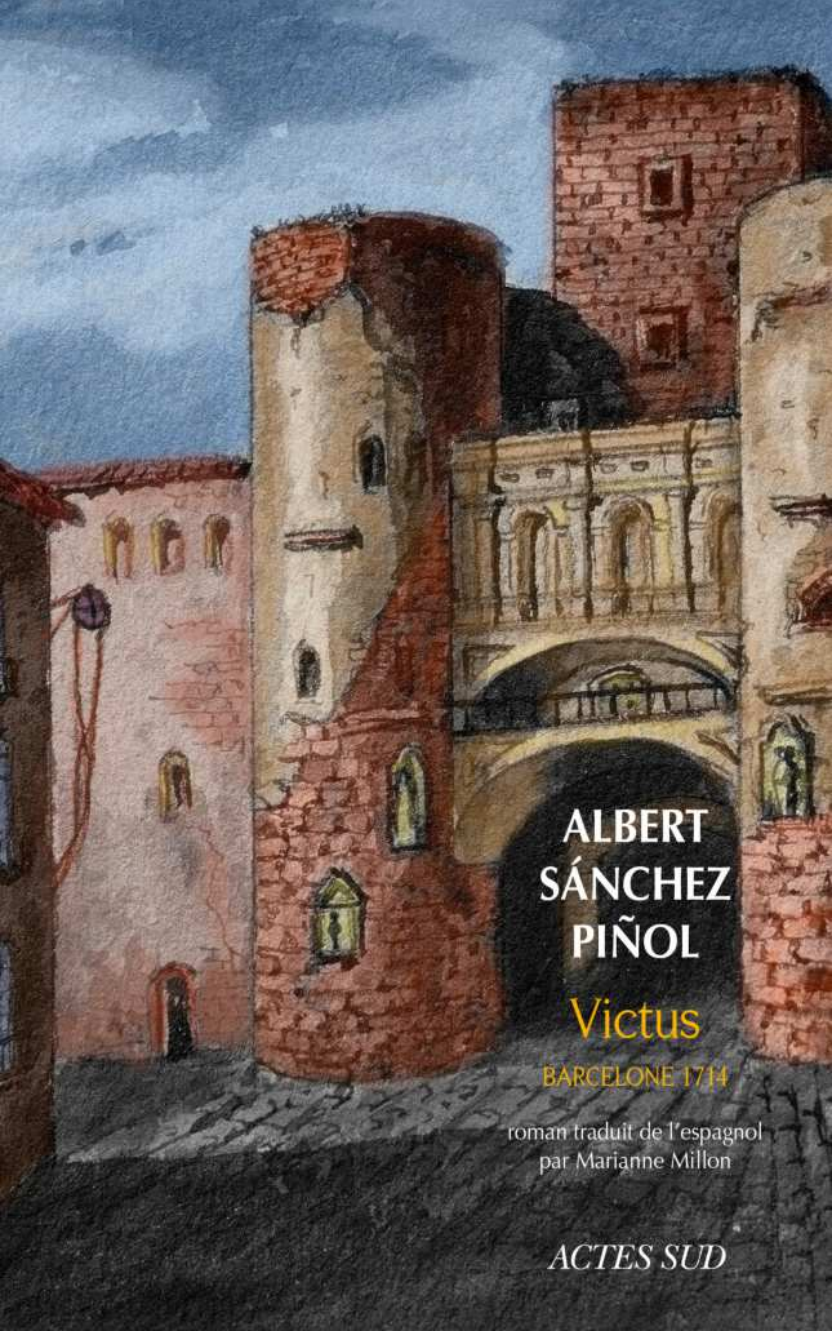


ALBERT
SÁNCHEZ
PIÑOL

Victus

BARCELONE 1714

roman traduit de l'espagnol
par Marianne Millon

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Par un froid matin de mars 1705, un gamin de quatorze ans approche des trois tours noires du château de Bazoches. Sa dernière incartade chez les carmélites de Lyon lui a valu d'être expédié auprès de Vauban pour apprendre l'ingénierie militaire. Après l'enfance à Barcelone, les années d'instruction en Bourgogne, le voici engagé successivement au sein des deux coalitions européennes qui convoitent la couronne d'Espagne lors de la guerre de Succession, jusqu'au siège de sa ville natale et au massacre qui entraîne la reddition de Barcelone le 11 septembre 1714.

Satire historique et roman des passions humaines, *Victus* interroge les versions officielles des deux camps en donnant la parole aux véritables acteurs : les chefs de guerre mais aussi l'armée des sans-grades, qui ont défendu leur liberté jusqu'à la mort. À l'issue de cette épopée vibrante et fantastique dans laquelle (presque) tout est vrai et pourtant parfaitement invraisemblable, Barcelone l'irréductible, qui a tenu tête à deux empires et contenu pendant un an le plus effroyable des sièges, invente la défaite héroïque.

ALBERT SÁNCHEZ PIÑOL

Né à Barcelone en 1965, Albert Sánchez Piñol est anthropologue de formation. Son œuvre, publiée en France par Actes Sud, lui a valu un large succès international.

DU MÊME AUTEUR

LA PEAU FROIDE, Actes Sud, 2004 ; Babel nº 781.
PANDORE AU CONGO, Actes Sud, 2007 ; Babel nº 1010.
TREIZE MAUVAIS QUARTS D'HEURE, Actes Sud, 2010.
VICTUS. BARCELONE 1714, Actes Sud, 2013.

Illustration de couverture : Espagne. Barcelone. Porte Praetoria. Plaza Nueva. Dessin de G. Mosteyrin / Private Collection / Photo © Tarker / Bridgeman Images

Illustrations intérieures :
Xavier Piñas (originaux et adaptations)
Joan Solé (traitement des images)
Cartes d'Europe et de Catalogne : GradualMap

Titre original :
Victus
Éditeur original :
La Campana, Barcelone
© Albert Sánchez Piñol, 2012

© ACTES SUD, 2016
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-06968-1

ALBERT SÁNCHEZ PIÑOL

VICTUS

BARCELONE 1714

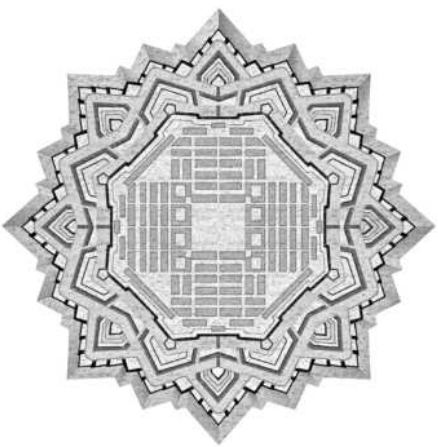
roman traduit de l'espagnol
par Marianne Millon



ACTES SUD

PUGNA MAGNA VICTI SUMUS.
(Nous avons perdu une grande bataille.)

Tite-Live

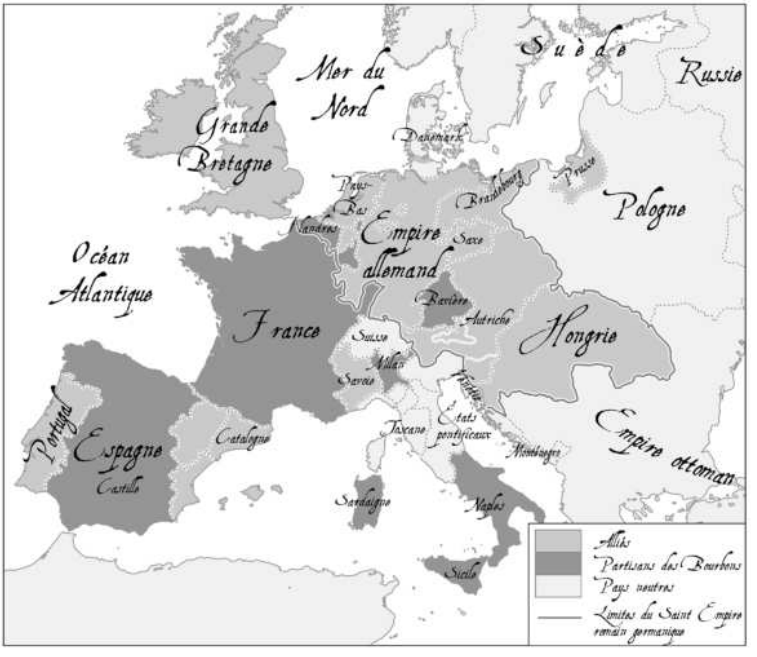


AVERTISSEMENT

Certains lecteurs de la première version m'ont interrogé sur l'authenticité de mon récit. Je répondrai simplement que je me suis basé sur les conventions habituelles du roman historique, qui stipulent de respecter les faits avérés tout en tolérant la fiction dans le domaine privé. Toutes les dates et tous les événements mentionnant des personnages historiques ou des éléments politiques ou militaires sont exacts. Par chance, les chroniques de la guerre de Succession d'Espagne et du siège de Barcelone de 1713-1714 abondent et permettent d'entrer dans les détails. Les débats parlementaires dans la Barcelone de 1713 sont la reproduction fidèle de documents d'époque. En ce qui concerne les personnages secondaires, j'ai également opté pour des sources historiques : le fol engouement pour la pierre philosophale qui s'empare du mari de Jeanne Vauban, l'escarmouche de Beceite au cours de laquelle Zuviría rencontre Ballester, de même que la mort du docteur Bassons et la charge des étudiants en droit lors de la bataille d'août 1714, ou les événements de l'expédition du député militaire, pour ne citer que quelques exemples, ont été dûment consignés. Les entretiens de Berwick, exaspéré par la résistance des Barcelonais, et de son état-major, figurent dans les chroniques et dans sa propre autobiographie. Une bonne partie des insultes que le général Villarroel adresse au protagoniste, Martí Zuviría, est également extraite de divers

documents, même si tout ce que nous savons en l'occurrence est qu'elles s'adressaient "à un certain officier". Quant à Zuviría, les chroniques historiques ne le mentionnent que rarement et par allusions, lui attribuant des charges aussi variées que celle d'"assistant général" du général Villarroel, de traducteur, membre de diverses commissions, voire coordonnateur d'activités à l'extérieur de la ville pendant le siège. Toujours est-il qu'il fut l'un des rares officiers supérieurs partisans de la maison d'Autriche (les autrichistes) qui, après avoir participé au siège de 1713-1714, purent gagner Vienne, échappant ainsi à la répression exercée par le régime des Bourbons (les bourboniens).

SITUATION POLITIQUE EN EUROPE EN 1705




Veni

1

Si l'homme est le seul être à l'esprit géométrique et rationnel, pourquoi les gens sans défense combattent-ils les puissants bien armés ? Pourquoi quelques-uns s'opposent-ils à ceux qui ont le nombre pour eux et les petits résistent-ils aux grands ? Moi, je le sais. Pour un mot.

Les ingénieurs de mon siècle, dont moi, n'ont pas exercé un métier, mais deux. Le premier, sacré, consistant à construire des forteresses ; le second, sacrilège, à les détruire. Et maintenant que je suis devenu une personnalité, laissez-moi vous révéler le mot, ce Mot. Parce que mes amis, mes ennemis, tous des insectes dans le périmètre limité de notre univers : le traître, c'était moi. C'est à cause de moi que la Maison du Père fut prise d'assaut. J'ai procédé à la reddition de la ville que j'avais été chargé de défendre, une ville qui a défié le pouvoir de deux empires coalisés. La mienne. Et le traître qui l'a livrée, c'est moi.

Ce que vous venez de lire est la première version de cette page. Quand je l'ai écrite, je devais être en proie à la mélancolie, ou à l'ivresse. Par la suite, j'ai voulu supprimer le paragraphe en question, car il était affecté et maniéré. Il relève davantage d'un lèche-cul tel que de Voltaire.

Mais vous savez, l'éléphante autrichienne à laquelle je dicte ces Mémoires s'y refuse. Elle aime manifestement

ces termes épiques, ce ton éminent, blablabla. *Merda**. Ou, comme ils disent : *Scheisse***. Comment peut-on discuter avec une Teutonne qui brandit une plume ? Elle a les joues plus rouges et bombées que la pomme d'Adam, un cul comme un tambour de régiment, et je ne peux évidemment pas lui demander d'écrire en catalan.

L'idiote qui transcrit mes paroles est une Autrichienne appelée Waltraud Je-ne-sais-quoi ; à Vienne, les femmes ont des noms à coucher dehors. Du moins connaît-elle le français et l'espagnol. D'accord, j'ai dit que je serais sincère et je le serai. La pauvre Waltraud, en sus de rédiger ces lignes, recoud régulièrement les dix-neuf blessures qui sillonnent la géographie de mon corps épuisé, et qui incluent des blessures dues aux balles, à la mitraille et à la baïonnette de quinze nationalités différentes, aux épées turques, aux gourdins maoris, aux flèches et lances des Indiens de la Nouvelle-Espagne, du Nouveau Par-ci et du Nouveau Par-là. Ma chère et repoussante Waltraud essuie les mille cicatrices de mon profil, qui suppurent depuis soixante-dix ans et qui, lors des changements de saison, s'ouvrent comme des fleurs. Et pour couronner le tout, elle s'occupe des trois trous de mon cul. Aïe, aïe, aïe, quelle douleur ! Certains jours, je ne sais même pas par lequel je défèque. Et ce pour huit misérables *Kreuzer**** par mois. C'est tout ce que me permet la pension versée par l'empereur. Ainsi que le loyer d'une mansarde glacée. Mais cela m'est égal. Toujours joyeux et content ! Telle est ma devise.

* Tous les mots en italique qui ne sont pas suivis d'un astérisque sont en français dans l'original, à l'exception du terme "maganon", qui relève du choix de la traductrice. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

** "Merde" en allemand.

*** Unité monétaire ayant eu cours dans certains États du Saint Empire romain germanique.

Le plus difficile est toujours de commencer. Comment tout a-t-il commencé ? Qu'est-ce que j'en sais ? Un demi-siècle s'est presque écoulé. Vous vous rendez compte de l'énormité de ce que je viens de dire ? J'ai tellement tourné autour du Soleil que parfois, je ne me souviens même pas du prénom de ma mère. Autre énormité. Vous me direz que je suis un vieux gâteux. Tu parles.

Je vous épargnerai mon enfance et les pleurnicheries. Si je devais choisir le moment qui a marqué le début, je vous dirais le jour précis : le 5 mars 1705.

Au début, il y eut l'exil. Imaginez un gamin de quatorze ans. Par un matin froid, il va sur le chemin qui mène au château de Bazoches, en Bourgogne française. Pour tout bagage, un baluchon sur l'épaule. De longues jambes, le torse svelte. Le nez pointu. Et les cheveux plus lisses, foncés et brillants que les ailes des corbeaux de Bourgogne.

Bon, eh bien ce garçon, c'était moi. Martí Zuviría. Ou "ce bon Zuvi". Ou encore Zuvi "Longues-Jambes". On apercevait déjà les trois tours noires et aiguës du château, aux tuiles d'ardoise noire. Autour de moi, des champs d'orge, l'air si humide qu'on pouvait presque voir voler des grenouilles. Il n'y avait pas plus de quatre jours que les carmélites de Lyon m'avaient renvoyé de leur école. À cause de mon comportement, bien sûr. Mon dernier espoir consistait à me faire admettre à Bazoches en tant qu'élève d'un certain marquis de Vauban.

L'année précédente, mon père m'avait envoyé en France car il ne croyait pas en la stabilité politique des Espagnes. (Et si vous poursuivez ce récit, vous conviendrez qu'il ne se trompait pas.) Il ne s'agissait pas d'une école d'élite, loin de là. C'était un commerce des carmes destiné aux enfants de familles ni riches ni pauvres, des roturiers avec des prétentions mais qui ne pouvaient en aucune façon côtoyer la haute aristocratie. Mon père

était le genre d'homme que l'on qualifiait officiellement d'Honnête Citoyen à Barcelone. Étranges titres que les nôtres. Pour être reconnu comme tel, il fallait posséder un certain pécule. Mon père disposait du strict minimum, ce qu'il déplora toujours. Quand il avait bu, il s'arrachait les cheveux et s'exclamait : "Parmi tous les Honnêtes Citoyens, je suis celui qui l'est le moins !" (Il était si sérieux qu'il ne comprit jamais sa propre plaisanterie.)

L'école des Carmes jouissait du moins d'un certain renom. Je ne vais pas vous ennuyer avec la liste de mes incartades. Je ne raconterai que la dernière, car elle fut décisive.

À quatorze ans, j'avais déjà tout d'un homme. Un soir, les élèves les plus âgés, dont je faisais partie, se saoulèrent dans les tavernes de Lyon. Nous avions même oublié de regagner l'internat. C'était la première beuverie de ma vie, et le vin avait fait de moi un barbare euphorique. Le jour se levait déjà lorsque l'un de nous proposa de regagner le *logis*, car c'était une chose d'arriver en retard et une autre de ne pas rentrer. J'avisai une voiture et bondis sur le siège du conducteur :

— Cocher ! À la résidence des Carmes.

J'ignore ce que l'homme répondit, je ne saisis pas et, l'esprit troublé par l'effet conjugué de l'alcool et de mon énergie juvénile, je le fis dégager d'un coup sec :

— Vous ne voulez pas nous emmener ? Très bien, nous irons par nous-mêmes ! criai-je en prenant les rênes. Montez, les gars !

Les dix ou douze boit-sans-soif prirent le véhicule d'assaut comme des pirates à l'abordage, et je fis claquer le fouet. Les chevaux se cabrèrent et partirent au galop. Cela me semblait très drôle, de sorte que je ne comprenais pas les cris derrière moi, soudain effrayés :

— Martí, arrête-toi !

Je tournai la tête : mes chers amis, sans avoir eu le temps de s'installer dans le véhicule, tombaient des deux

côtés. À une vitesse d'aérolithe, le fiacre les renversait comme des quilles, et je me dis : "Ils sont saouls au point de ne pas pouvoir se tenir dans un fiacre ?" Mais ce n'était pas tout : une foule en furie nous poursuivait : "Quel mal leur ai-je fait ?", me demandai-je également.

Les deux questions convergeaient en une seule réponse. Mes amis ne pouvaient pas entrer dans l'habitacle parce que le fiacre n'en était pas un, mais une caisse fermée sur les côtés. Comme tous les corbillards. Je l'avais confondu avec un attelage ordinaire. Nos poursuivants étaient le cortège des proches du mort. À leurs cris, on les devinait très en colère. Je ne trouvai rien de mieux que de m'enfuir. Je n'avais de toute façon guère le choix, car les chevaux s'étaient emballés et je ne savais absolument pas comment les maîtriser. Je tirais sur les rênes en dépit du bon sens, ce qui n'avait pour effet que de les affoler davantage. Je dessaoulai soudain en voyant les étincelles produites par les essieux dans les tournants. Nous arrivâmes à une vitesse terrible sur une place où se trouvait l'une des plus célèbres verreries de Lyon et de tout le pays. Dans la lumière matinale, les chevaux durent prendre la façade, toute de verre, pour un couloir ouvert.

Le choc fut rude. Les chevaux, la voiture, moi, le cercueil et le mort allâmes nous encastrer dans la vitrine et nous tombâmes tous à l'intérieur. Le verre qui se brise produit un son très particulier. Vingt mille verres, lampes, bouteilles, miroirs, coupes et carafes explosant en même temps, aussi. Je ne comprends toujours pas très bien comment je m'en suis sorti vivant et à peu près indemne.

Je me mis à quatre pattes, contemplant une hécatombe de verre. La foule arrivait déjà par la rue, très exaltée. Les portes arrière de la voiture, ouvertes. Le cercueil, par terre, le couvercle relevé. Et vide. Je me demandai où le cadavre avait bien pu passer. Bref, ce n'était pas le

moment de s'en occuper. J'étais ivre et sonné, et la seule idée qui me vint à l'esprit fut de me cacher dans le cercueil et de refermer le couvercle.

Ma tête me faisait un mal de chien. Nous avions bu toute la nuit dans les tavernes. Dans l'une, nous en étions venus aux mains avec les élèves de l'internat des dominicains, qui étaient encore plus dévots que ceux des carmes. Ensuite, cette course folle et le coup sur le crâne. Je décidai de tout envoyer au diable. Si je me tenais tranquille, les choses s'arrangeraient d'elles-mêmes. J'appuyai la joue contre le velours du cercueil, et sombrai dans l'inconscience.

J'ignore depuis combien de temps j'étais là, mais un peu plus et j'y restais définitivement. Un mouvement me réveilla. Mon lit clos s'agitait. Il me fallut quelques secondes avant de me rappeler où je me trouvais.

— Eh, eh, ouvrez ça ! me mis-je à crier, en tapant contre le couvercle. Ouvrez la porte, espèces de salauds !

Mon cercueil se balançait parce qu'on le descendait dans la fosse. En m'entendant, ils le remontèrent. (Il me sembla qu'ils allaient très lentement.) Plusieurs mains soulevèrent le couvercle et je sortis comme un chat échaudé d'une marmite. Quelle angoisse.

— Vous alliez m'enterrer vivant ! hurlai-je, indigné à juste titre.

Les faits étaient faciles à reconstituer. Les proches avaient aperçu le cercueil et s'étaient bornés à le réintroduire dans le corbillard sur le chemin du cimetière, sans se soucier de vérifier si c'était leur parent qu'il y avait à l'intérieur ou ce bon Zuvi. Il s'en était fallu d'un cheveu.

Mais le lendemain, je dus assumer les conséquences. Huit de mes condisciples étaient à l'hôpital, les os brisés, plusieurs dames qui assistaient à l'enterrement ne s'étaient pas encore remises de leur syncope. Le propriétaire du magasin menaçait de faire un procès à l'ordre. Et puis, en recensant les dégâts dans son commerce, il

avait découvert le cadavre d'un honnête citoyen au plafond, suspendu à un lustre, où il avait atterri après le choc. Cette fois, j'étais allé trop loin. Le prieur me donna le choix : rentrer chez moi muni d'un rapport infamant, ou me rendre au château de Bazoches. Chez moi ! Si je retournais à Barcelone après m'être fait renvoyer, mon père me tuerait. J'optai pour Bazoches. D'après ce que je compris, un certain marquis de Vauban proposait de prendre des élèves sous sa tutelle.



2

Mais assez d'enfantillages. Je disais que ce 5 mars 1705, j'approchais du château de Bazoches, à pied, mon baluchon sur l'épaule.

C'était une construction plus seigneuriale que militaire, plus belle que grandiloquente. Au-dessus des murailles s'élevaient trois tours rondes, couronnées par des capuchons pointus de tuile noire. Oui, Bazoches était un beau château dans sa sobriété désuète. Dans ce paysage plat, il attirait l'œil comme un aimant. À tel point que je n'entendis même pas la voiture qui me dépassa et faillit me renverser.

Le chemin était si étroit que j'eus tout juste le temps de faire un bond de côté tandis que ses roues soulevaient un rideau de boue liquide qui me recouvrit de la tête aux pieds. Cela sembla amuser deux voyous, deux gamins de mon âge qui sortaient la tête par les fenêtres. Tandis qu'ils s'éloignaient en direction du château, ils se moquèrent de mon malheur.

Car c'était un grand malheur. Je parcourais la dernière ligne droite et j'avais jugé opportun de revêtir mon plus beau costume. Je ne possédais pas d'autre tricorne ou casaque décente que ceux que je portais. Comment allais-je me présenter devant un marquis, tout crotté ?

Vous imaginez mon état d'esprit en arrivant à Bazoches. Les portes étaient encore ouvertes, car l'attelage

des voyous venait tout juste de les franchir. Un laquais apparut et me tança :

— Combien de fois vais-je devoir vous répéter que le jour des aumônes est le lundi ? Du balai !

Je dois dire que je ne pouvais pas lui reprocher son attitude. Il devait voir en moi un mendiant qui se présentait à un moment inopportun.

— Je viens en qualité d'aspirant ingénieur et j'ai là mes lettres de créance cachetées à la cire ! me défendis-je tout en tentant d'ouvrir mon baluchon.

L'homme ne voulut même pas m'écouter. Il devait avoir l'habitude, car il sortit un gourdin :

— Hors d'ici, truand !

Tu crois aux anges, bufflonne allemande ? Pas moi, mais à Bazoches il y en avait trois. Et le premier apparut au moment où cette matraque allait me briser les côtes. À son apparence, ce devait être une servante, même si, d'après l'autorité qu'elle dégageait, j'imaginai qu'elle devait occuper une charge. Et l'on a beau dire que les anges n'ont pas de sexe, je vous assure que celui-ci était une femme. Oh que oui.

Décrire le charme de cette créature n'a rien de facile. N'étant pas poète, et pour résumer, je dirai que comme femme, elle était tout ton contraire, ma chère et repoussante Waltraud. Ne te fâche pas. Je veux dire que tu es plus fessue qu'une abeille, et qu'elle avait une taille minuscule. Tu marches l'échine courbée comme une mule ; elle se déplaçait avec l'assurance de certaines femmes distinguées, nobles ou non, mais qui se savent capables d'écraser des empires sous leur talon. Tes cheveux semblent toujours avoir été trempés dans un baril de graisse, alors que les siens étaient fins et longs jusqu'à l'épaule, couleur rouge pastèque. Je n'ai pas vu tes seins, Dieu m'en garde, mais ils pendent certainement comme une paire d'aubergines. Les siens tenaient parfaitement dans une coupe. Je ne dis pas qu'elle était irréprochable.

Sa mâchoire inférieure, énergique et anguleuse, lui conférait trop de personnalité pour une femme. Mais, tant qu'à pécher, que ce soit par excès : ton menton fuyant fait de toi un parfait modèle de crétinisme facial.

Quoi d'autre ? Ah oui ! Petites oreilles, sourcils couleur brique et aussi fins qu'un pinceau à deux poils. Comme la majorité des rousses, elle était criblée de taches de rousseur. Elle en avait exactement six cent quarante-trois. (Plus tard, quand je parlerai du régime académique de Bazoches, on comprendra pourquoi je les ai comptées.) Si tu avais mille taches de rousseur, tu aurais l'air d'une sorcière lépreuse. Elle, en revanche, ressemblait à un être fantastique. Et, maintenant que j'y pense, l'un des rares héros de ce siècle que je n'aie pas connus est ta chiffe molle de mari, qui supporte chaque nuit un épouvantail tel que toi. Pourquoi pleures-tu ? J'ai dit quelque chose d'inexact ? Allons, reprends la plume.

La jeune fille m'écouta attentivement. Je dus la convaincre car elle me demanda mes lettres de créance. Elle savait lire, ce qui confirmait qu'elle occupait un rang élevé dans la hiérarchie du service. Je lui racontai le mauvais tour qu'on m'avait joué : elle pouvait m'aider ou me renvoyer. Elle m'aida. Elle s'éloigna. Je l'attendis pendant quelques instants qui me semblèrent interminables. Elle revint, chargée de vêtements :

— Prends cette casaque, dit-elle, et dépêche-toi. Ils ont déjà commencé.

Je partis en courant dans la direction qu'elle m'indiquait et ne m'arrêtai que lorsque je parvins à une pièce parfaitement carrée et assez basse de plafond. Le mobilier se réduisait à deux chaises. Dans le mur d'en face, je vis une seconde porte. Et devant, les deux sans-gêne qui m'avaient couvert de boue. Au garde-à-vous, attendant qu'elle s'ouvre.

L'un était petit et robuste, avec un nez si épaté que les orifices se projetaient vers le front plutôt que vers le

bas, comme chez les porcs. L'autre, grand, maigrichon, avec des jambes de gitan, sa tenue de gosse de riche ne parvenait pas à dissimuler une allure dégingandée. Au lieu d'avoir suivi une croissance progressive, il semblait avoir été allongé d'un coup avec une paire de tenailles. Je les surnommai Cochonnet et Asperge.

Qu'ils m'adressent un salut banal et vide de contenu, comme s'ils me voyaient pour la première fois, est moins étrange qu'il n'y paraît. Si tu veux un bon conseil, ma chère orang-outang, écoute bien : les gens regardent mal et voient encore moins bien. Cochonnet et Asperge ne m'avaient pas reconnu. Leur premier aperçu de ma personne avait été fugace. Maintenant, revêtu de cette superbe casaque, j'avais l'air de quelqu'un d'autre. Asperge me parla sans dissimuler son esprit de compétition.

— Encore un aspirant ? Je vous souhaite bonne chance, mais sachez que j'étudie depuis des années les principes de l'ingénierie. Ils prennent un seul élève et ce sera moi.

Il avait appuyé sur le dernier terme.

— Mon cher ami, tu oublies que je cours depuis aussi longtemps que toi derrière cette occasion, intervint Cochonnet.

Asperge soupira :

— J'ai du mal à croire que Vauban en personne soit sur le point de franchir cette porte, dit-il. L'homme qui a construit ou restauré les fortifications de trois cents places fortes. Trois cents !

— Certes, acquiesça Cochonnet. Sans parler de ses cent cinquante faits de guerre et plus, tous confondus.

— Et le plus beau et le plus grand, insista Asperge : il est le vainqueur de cinquante-trois villes. Toutes mieux défendues que Troie !

— *Suprême, suprême, suprême*… murmura Cochonnet, renchérissant.

"Nous voilà bien", pensai-je. Le prieur ne m'avait jamais parlé d'aucune sélection préalable. Et il y avait

une seule place. Comment imaginer qu'on allait me préférer à ces deux bûcheurs ?



D'après la description qu'ils avaient faite du marquis de Vauban, je m'attendais à un type endurci lors de multiples batailles, herculéen et couvert de cicatrices. Celui qui entra était un monsieur grenu, de petite taille, l'air d'avoir mauvais caractère. Il portait une perruque onéreuse, bouclée et avec la raie au milieu. Malgré son âge avancé, que trahissaient ses joues flasques et anguleuses, il émanait de tout son être une énergie impatiente. Sur la joue gauche, on remarquait une tache violette dont je devais apprendre par la suite qu'elle provenait d'une balle qui l'avait frôlé lors du siège d'Ath.

Nous nous mîmes tous les trois au garde-à-vous, coude à coude. Le marquis nous observa sans ouvrir la bouche. Il s'arrêta devant chacun et nous regarda à peine quelques secondes. Et de quel œil ! Ah, oui, ce regard de Bazoches,



Sébastien le Prestre Marquès de Vauban

je pourrais le reconnaître n'importe où. Quand Vauban vous regardait, c'était comme s'il vous disait : "Tu ne peux rien me cacher, je connais tes défauts mieux que toi." Et en un certain sens, c'était vrai. Mais je ne parle que de l'aspect le plus rude de sa personnalité.

Vauban faisait également preuve d'une attitude paternelle. Même si la rigueur se présentait comme la facette la plus visible de son caractère, tout le monde pouvait se rendre compte que cette sévérité avait un but bienveillant et constructif. Il était de ces types dont personne n'aurait remis la droiture en question.

Il daigna enfin parler. Il commença par la partie agréable : les ingénieurs royaux incarnaient l'élite, une minorité choisie. Et ils étaient si peu nombreux que les rois d'Europe et d'Asie ne lésinaient pas sur les moyens pour les engager. Cela me plaisait déjà un peu plus. Doublons français, livres anglaises, cruzados portugais. J'allais gagner de l'argent et voir du pays !

Puis son exposé prit un autre tour. Il devint encore plus sérieux et dit :

— Sachez, messieurs, qu'un ingénieur risque plus souvent sa vie lors d'un siège qu'un officier d'infanterie pendant toute une campagne. Vous êtes toujours intéressés ?

Ces deux idiots acquiescèrent à l'unisson par un emphatique *"Oui monseigneur"* ! De mon côté, je ne savais même pas où poser les yeux. La milice ? Des fusillades ? Des boulets de canon ?

Mais de quoi pouvait-il bien parler ? Je croyais qu'un ingénieur était un monsieur qui construisait des ponts et des canaux. Cochonnet et Asperge avaient eu beau mentionner des sièges et des batailles, on suppose que les grands patrons sont toujours bien lotis, surtout s'ils se bornent à concevoir des plans, à l'arrière-garde, une prostituée à chaque bras.

Vous savez, je voulais juste repartir avec un titre, ne fût-ce que celui de planificateur de canaux d'irrigation.

N'importe quoi, quelque chose pour me justifier devant mon père. Et ce vieux timbré ne cessait de proférer des sottises, de plus en plus énormes.

Car les choses empirèrent. Et grandement. Avant que je m'en aperçoive, il parlait déjà du "Mystère".

Je tente depuis presque un siècle de comprendre les lumières clignotantes du *"Mystère"* (écris-le ainsi) et je me considère encore comme un apprenti. Vous imaginez ce que pouvait bien penser ce gamin de quatorze ans la première fois où il en entendit parler, dans cette petite pièce du château de Bazoches ?

Vauban mentionnait le *Mystère* tous les trois mots, et de façon si majestueuse que je finis par comprendre que c'était un terme à demi crypté pour désigner Dieu. Que dis-je ? À en juger par le ton, Dieu devait être une sorte d'avorton de ce *Mystère*.

À ce stade, j'avais perdu tout espoir d'être admis à Bazoches. Comme je l'ai dit, je n'avais pas la moindre idée de ce dont il s'agissait, tandis que Cochonnet et Asperge semblaient enthousiasmés. Ils savaient ce qu'ils venaient chercher, ils étaient aussi bien préparés que le leur permettaient leur position et leurs études, et leur existence n'avait d'autre objet que de se consacrer à l'étrange cause invoquée par le marquis.

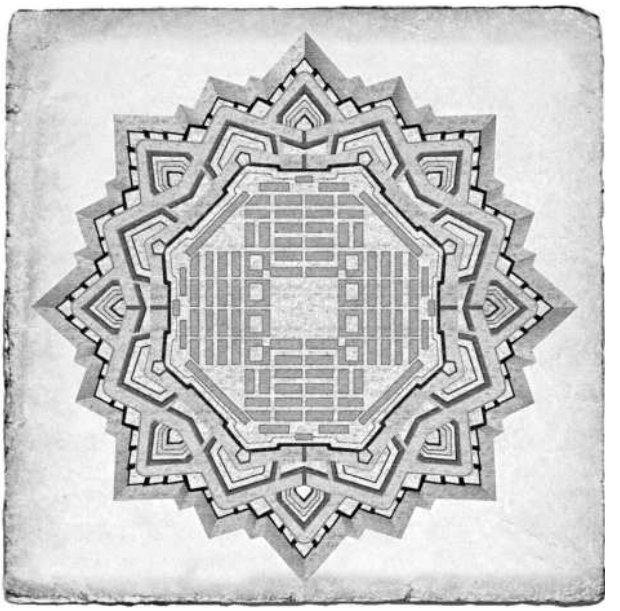
Vauban se tut soudain et quitta la pièce. Ce fut une sortie de scène si imprévue que nous en restâmes bouche bée. Cochonnet et Asperge se regardaient sans comprendre. Une minute plus tard, quelqu'un apparut à la place de Vauban. Elle. La beauté rousse de la cour d'armes. Et elle se présenta comme la fille du marquis.

Je n'avais même pas envisagé une telle possibilité. Quel idiot, aucune servante n'aurait eu cet aplomb. Beaucoup plus élégante qu'auparavant, portant une jupe si longue qu'on ne voyait pas ses pieds. Elle ne m'adressa pas le moindre signe de connivence. Sérieuse comme

un pape, elle faisait presque peur. Elle se planta devant nous pour nous annoncer :

— Mon père m'a demandé de vous soumettre à une très courte épreuve pour juger de vos aptitudes. Il souhaite que je m'en charge à sa place, car il s'est aperçu que sa présence intimidait les jeunes candidats.

Elle ouvrit un dossier et en sortit une planche.



— L'épreuve consiste en une seule question. Je vais présenter une reproduction à chacun d'entre vous, et vous me la décrirez. Soyez concis, je vous prie.

Je fus le premier à qui elle s'adressa. Elle me présenta un dessin.

J'ai conservé une réplique de l'original. (Toi, insère-la ici, sur cette page, pas une autre. Tu as compris, barbare blonde ? Ici !)

Elle m'aurait montré un poème en araméen que je l'aurais mieux compris. Je haussai les épaules et répondis la première chose qui me passa par la tête :

— Une étoile. Une étoile semblable à une fleur, avec des épines à la place des pétales.

Cochonnet et Asperge, qui avaient déjà aperçu le dessin de biais, partirent d'un grand éclat de rire. Pas elle. Elle resta impassible, fit deux pas et montra la planche à Cochonnet, qui répondit :

— Une forteresse avec neuf bastions et huit ravelins.

Quand ce fut son tour, Asperge se borna à dire :

— Neuf-Brisach.

— C'est vrai ! s'exclama Cochonnet. Comment ai-je pu ne pas le reconnaître ? Le chef-d'œuvre de Vauban !

Asperge ne pouvait masquer une expression d'élu des dieux, sûr de sa victoire. Il consola même Cochonnet avec cette amabilité condescendante des vainqueurs. La planche était la forteresse de Neuf-Brisach, allez savoir où cela pouvait bien se trouver.

La fille de Vauban nous demanda d'attendre pendant qu'elle allait communiquer les réponses à son père.

— La prochaine fois qu'on se verra, il vaut mieux que vous sachiez garder les formes, dis-je quand nous nous retrouvâmes seuls.

Ils me regardèrent, surpris par mon ton offensé :

— Ça alors. Tu es le mendiant, dit Asperge, qui me reconnut enfin, car c'était le plus malin des deux. On peut savoir ce que tu fais là ?

Je voulais juste les asticoter un peu avant de partir, à cause de l'histoire de la boue et parce que je n'ai jamais supporté les blancs-becs présomptueux. Et ils me tombèrent dessus !

Ils étaient deux mais guère impressionnants, je commençai donc à distribuer des coups de pied dans le dos et des coups de poing dans les yeux. Cochonnet se plaça derrière moi, m'agrippa par le cou et nous roulâmes à terre. Je lui mordis l'avant-bras tout en me défendant par des ruades d'Asperge, qui soulevait une chaise, dans l'intention de me briser le crâne. J'ignore ce qui serait arrivé si Vauban et sa fille ne nous avaient interrompus.

— Messieurs ! s'exclama-t-il, scandalisé. Vous êtes au château de Bazoches, pas dans une taverne !

Nous nous relevâmes, au garde-à-vous, les vêtements froissés. Cochonnet se tenait le bras à l'endroit où je l'avais mordu. La sévérité du regard du marquis était tout simplement indescriptible. Il s'établit un silence tel qu'on pouvait entendre les vers à bois ronger les chaises, et cela n'a rien d'une figure rhétorique.

— Vous avez introduit la violence dans ma demeure. Dehors, énonça le marquis.

Il n'y avait rien à ajouter. Sa fille s'adressa aux deux autres :

— Vous deux, venez avec moi.

Pendant qu'elle les raccompagnait, elle tourna lentement la tête pour me dire :

— Vous, attendez ici.

Je me retrouvai seul avec le marquis, qui me fixait de son œil scrutateur. Nous entendîmes les protestations de Cochonnet et Asperge, derrière la porte. Puis le silence se fit et elle nous rejoignit.

Je croyais que la fille de Vauban allait me jeter dehors moi aussi, échelonnant nos sorties, parce que, étant donné que nous nous étions battus, mordus et griffés, il était logique que nous partions séparément afin d'éviter de nous donner une nouvelle fois en spectacle. Mais ce que dit le marquis, malgré son ton inflexible, ne cadrait pas avec un renvoi :

— Notre première conversation a lieu après un acte de violence et dans ma propre maison. Vous trouvez que c'est de bon augure ?

Mieux valait ne pas répondre. L'homme arpenta la pièce. Il revint vers moi et me toucha le plastron avec deux doigts :

— Maintenant, je vais vous poser une question et je veux que vous soyez sincère. Si vous mentez, je le saurai. Que s'est-il passé avec les carmes ?

— Eh bien, c'est difficile à raconter, leur discipline est très stricte, commençai-je.

Je compris que Vauban n'aimait pas les hésitations et les préambules. Je ne pouvais pas savoir ce que contenait la lettre du prieur, je me contentai donc d'enjoliver les faits sans trop les déformer :

— Un jour, je suis monté dans un attelage pour rentrer à l'internat. J'étais si pressé que je ne me suis pas aperçu que c'était bien un attelage, certes, mais funèbre. Les religieux l'ont très mal pris.

— Funèbre ?

— Les proches n'ont pas apprécié que je change de direction, dis-je, omettant comme je pus la partie la plus embarrassante de l'affaire.

J'entendis un rire en cascade, qui devint de plus en plus franc : c'était sa fille, assise derrière moi. La dernière chose que j'avais prévue, c'était que le marquis partagerait son hilarité. Soudain, son visage de pierre se fissura et il éclata de rire. Père et fille se regardaient sans cesser de rire.

— Maintenant je comprends pourquoi le prieur vous a envoyé chez moi, dit le marquis en s'expliquant : J'ai fait mes études chez eux, dans ma jeunesse, j'ai commis la même erreur. Ils doivent encore s'en souvenir !

Il se tourna vers sa fille en riant toujours :

— Je ne te l'ai jamais raconté, ma chère Jeanne ? Je me suis assis à côté du cocher et j'ai dit : "À la résidence des Carmes !"

Elle redoubla de rire, tandis que le marquis précisait :

— Le cocher m'a répondu : "Jeune homme, ne soyez pas si pressé de vous rendre là où conduit ce véhicule." Alors j'ai compris qu'ils allaient au cimetière. Je devais faire une de ces têtes !

Ils étaient morts de rire. Le marquis dut s'essuyer les yeux avec un mouchoir blanc si grand qu'on aurait dit une moitié de drap. Quand il reprit la parole, elle était encore entrecoupée de rires :

— Mon Dieu… et ils se sont fâchés contre vous pour une chose aussi vénielle ? (Rires, ah, ah, ah.) Quand on est dans ce genre de mauvaise passe, on descend de la calèche tout honteux et voilà tout (hi, hi, hi). Mais je dois dire que… que… (oh, oh, oh de Vauban et ouh, ouh, ouh de Jeanne), que parmi les qualités des carmes… (ouh, ouh, ouh !) l'humour n'a jamais eu sa place (oh, oh, oh !).

En privé, l'homme semblait très différent de son image publique. Ce que je ne savais pas encore, c'était que le concept "privé" se réduisait pour Vauban à Jeanne, la plus jeune de ses deux filles, en qui il avait déposé une confiance sans bornes. Le marquis me regarda, son visage était à nouveau de pierre :

— Vous avez encore le temps de faire demi-tour. Si vous décidez de rester à Bazoches, votre vie va changer de façon radicale.

Bon, bon, bon ! Quand Jeanne lui avait communiqué nos réponses à l'examen, elle avait dû raconter à son petit papa que c'était ce bon Zuvi qui avait trouvé la solution, et non Asperge. Elle avait dû voir quelque chose chez Martí Zuviría.

— Dans leur lettre, les pères mentionnent également quelques petits défauts vous concernant. Orgueil, désobéissance, blasphème. Vous voulez savoir ce que j'en pense ? Je crois que le prieur s'est débarrassé d'un élève qui lui posait des problèmes.

Un siècle ou presque s'est écoulé, et je revois Jeanne, face à moi. La tête inclinée, elle porte des mèches de cheveux roux à sa bouche tout en me regardant d'un air qui peut tout dire ou ne rien dire. Si nous avions été seuls, je crois que je lui aurais sauté dessus.

Vauban me donna de petits coups sur la poitrine.

— Vous croyez que vous êtes là pour devenir un simple "ingénieur" ? Vous vous trompez. Bazoches est la source de quelques secrets à la portée de très peu de gens. Sachez que lorsque nous aurons achevé votre éducation, vous ne serez plus un simple être humain. Certes, vous toucherez les portes de la gloire avec des doigts de fer. Mais sans récompense. Et pour faire de vous un ingénieur, Bazoches extraira votre cerveau de votre corps et l'y réintroduira. Vous aurez l'impression d'avaler mille fois votre vomi. Alors seulement vous serez digne du Mystère.

Il fit une pause afin de remplir ses vieux poumons d'air, puis il demanda :

— Vous vous sentez prêt pour une telle entreprise ?

Une partie de moi me conseillait de m'en aller. De partir en courant et de ne pas m'arrêter avant d'avoir franchi les Pyrénées. De planter là le Mystère, l'Immense Ingénieur et le Marquis Taré, pour les laisser baigner dans leur jus et les empêcher de m'entraîner dans leurs folies.

D'autre part, me disais-je, pourquoi pas ? Même si ce n'était pas ce que je m'étais imaginé, je n'avais guère le choix non plus. Pendant que j'hésitais, je détournai un peu le regard vers la fille du grand Vauban. Quelle belle rousse.

Je me mis au garde-à-vous et répondis :

— Je suis prêt et impatient, *monseigneur* !

L'homme acquiesça légèrement. Mais son approbation avait quelque chose d'inquiétant. Car il tourna la tête vers sa fille, et dit :

— Vous ne comprenez pas ce qui vous attend.

Dans le fond, nous ne prenons pas les décisions les plus importantes de notre vie, elles nous sont imposées. À cause de l'odeur invisible du Mystère ? C'est possible. Ou à cause du sexe. C'est possible aussi.



3

Pourquoi le grand Vauban m'adopta-t-il sur le plan académique ? Aujourd'hui encore, je ne peux répondre à la question avec certitude.

Son unique enfant mâle était mort deux mois après sa naissance et il avait dû se contenter de ses deux filles. Avait-il besoin d'éprouver une certaine forme de paternité qu'il n'avait jamais exercée ? Ne m'accordez pas une telle importance. Et, comme je devais le découvrir par la suite, un homme qui avait ses croyances ne se souciait guère du sexe de sa descendance. Il avait eu un certain nombre de bâtards avec deux ou trois paysannes des environs. C'était de notoriété publique, il ne s'en cachait pas et, dans son testament, il leur laissa même un joli pécule. Mais de son vivant, il ne leur témoigna jamais le moindre intérêt.

En ce mois de mars 1705, il lui restait encore deux ans à vivre. Il savait que la fin était proche. Quelques rares privilégiés m'avaient précédé, je serais son dernier élève. Je peux simplement dire que parfois, rarement, il me donna l'impression que j'étais une feuille de papier sur laquelle le naufragé écrit son dernier message avant de l'introduire dans la bouteille.

Naturellement, je ne le voyais pas tous les jours, loin de là. Il était toujours par monts et par vaux, à Paris ou ailleurs. Disons qu'il suivit mes progrès comme la majeure partie de ses ouvrages fortifiés : en qualité de superviseur général.

On m'attribua une chambre en haut d'une tour à laquelle on arrivait par un escalier en colimaçon. Petite mais lumineuse, propre et sentant la lavande. Le lendemain, je pris le petit-déjeuner dans un coin de la cuisine, plus vaste que ma maison de Barcelone tout entière. J'étais seul, les domestiques vaquant à leurs occupations. Ensuite, j'attendis de voir Jeanne, c'était du moins ce que je souhaitais. À sa place, apparut un petit vieux vénérable, souriant, à l'ossature fragile.

— Alors comme ça, vous êtes le nouvel élève ?

Il se présenta, Armand Ducroix.

— Vous vous êtes familiarisé avec Bazoches ? demanda-t-il avant de répondre lui-même : Non, bien sûr que non, suis-je bête, vous êtes arrivé hier. Cela se fera en son temps, bien sûr.

Je ne savais pas encore que c'était caractéristique de la façon de parler d'Armand. Il réfléchissait à voix haute, comme s'il lui avait semblé la chose la plus normale du monde que sa pensée coulât librement, sans s'abriter derrière des silences ou des conventions.

— Vous avez belle allure, poursuivit-il, nerveux et avec une silhouette de lévrier. Oui, vous pouvez aller loin, qui sait ? Mais ne nous faisons pas d'illusions. Tout est entre les mains du *Mystère*. Quoique votre nez pointu indique la vivacité d'esprit, et vos épaules peuvent supporter de lourdes charges. À compter d'aujourd'hui, nous allons fortifier vos muscles et votre esprit.

Nous nous rendîmes à la bibliothèque. En voyant les étagères échelonnées et couvertes de tomes serrés, je fus stupéfait :

— Ouh ! Il y a au moins cinquante livres ! Quelqu'un en a-t-il déjà lu autant ?

Armand se mit à rire en prenant une chaise :

— Cher aspirant, vous en lirez beaucoup plus avant de devenir un *maganon*.

— Un *maganon* ?

— C'est le nom que les anciens Grecs donnaient aux ingénieurs militaires.

Quand il inclina la tête pour écrire, son crâne, magnifique et nu, m'apparut dans toute sa plénitude.

Il avait une tête curieusement sphérique. Chez la majeure partie des chauves, le crâne est marqué de taches de rousseur, parcouru de veines bleues ou rougeâtres ou de plis. Ce n'était pas le cas d'Armand. Sa peau, d'une couleur rosée saine, était tendue comme un tambour. Les cheveux rescapés constituaient un halo blanc qui ceignait la base de sa tête comme une couronne de lauriers et s'unissaient à un petit bouc pointu. Tout en lui était menu, concentré et dense. L'apparente fragilité de son ossature dissimulait en réalité une vivacité d'écureuil. Son corps mince ne reflétait pas les effets de la vieillesse, mais une exceptionnelle vitalité. Je ne le vis jamais de mauvaise humeur et tout était prétexte à rire. Et malgré tout, cette bonhomie ne parvenait pas à dissimuler des yeux gris, de loup, qui vous observaient sans cesse. Même de dos.

Il s'était assis pour écrire un mot. Quand il eut fini, il me demanda de m'approcher :

— Voilà votre programme d'études, annonça-t-il. Lisez-le à haute voix, je vous prie.

Je n'ai pas conservé la feuille, je n'en ai pas besoin. Je m'en souviens parfaitement :

> 6 h 30 – 7 h : Toilette. Prière à la chapelle. Petit-déjeuner.
> 7 h – 8 h : Dessin.
> 8 h – 9 h : Mathématiques. Géométrie. Jus de citron.
> 9 h – 10 h : Salle sphérique.
> 10 h – 12 h : Castrométrie. Topographie.
> 12 h – 12 h 30 : Déjeuner. Jus de citron.
> 12 h 30 – 14 h : Champ.
> 14 h – 15 h : Obéir et commander. Tactique et stratégie.

15 h – 16 h : Histoire. Physique.
16 h – 17 h : Arpentage. Balistique. Jus de citron.
17 h – 19 h : Minéralogie. Champ.
19 h : Dîner.
19 h 30 – 21h : Architecture.
21 h – 23 h : Champ. Prière à la chapelle.

C'était là mon emploi du temps, même si, en fait, on ne m'imposa jamais la prière, et je ne mis jamais les pieds à la chapelle.

— Vous serez libre le dimanche. Le programme général vous convient-il ? me demanda-t-il avec son éternel sourire.

Qu'allais-je répondre ? Non ?

— C'est parfait, alors, se félicita-t-il. Commençons. Allez dans la pièce contiguë, s'il vous plaît, et rapportez-moi *La Nouvelle Fortification*, de Nicolaus Goldmann. Et aussi le *De Secretis Secretorum* de Walter de Milmete.

La bibliothèque se poursuivait dans la pièce adjacente. Je ne pouvais croire qu'il existât une personne assez excentrique pour entasser une telle quantité de papier imprimé. Je franchis le seuil dépourvu de porte de la pièce contiguë. Armand s'y trouvait de nouveau ! En haut d'une échelle, rangeant les livres, avec sa splendide calvitie et son petit bouc blanc. Le même pantalon blanc, la même chemise blanche. Il me regarda. Les mêmes yeux gris de loup, le même sourire à la gentillesse astucieuse :

— En quoi puis-je vous aider, jeune homme ?

— Vous le savez déjà, fis-je, sidéré. Je cherche le *De Secretis Secretorum* de Walter de Milmete et *La Nouvelle Fortification* de Nicolaus Goldmann.

Il descendit de l'échelle et me mit les livres dans la main.

— Comment avez-vous fait ? lui demandai-je.

— En cherchant dans le catalogue. Cette bibliothèque fonctionne sur un principe appelé “ordre”.

Je n’y comprenais rien. Je fis quatre pas en arrière, les livres à la main, et entrai dans la grande salle. Armand était de retour derrière son bureau !

Le mystère ne s’éclaircit que lorsque mon bibliothécaire vint à notre rencontre. C’étaient des jumeaux, aussi identiques que peuvent l’être deux crabes. Même les rides de leurs joues suivaient des tracés parallèles. Ils se mirent à rire. Je découvris par la suite que leur divertissement préféré consistait à confondre les serviteurs de Bazoches. Ils les rendaient fous avec toutes les facéties que permettait cette sorte de fusion corporelle.

— Mais vous êtes pareils ! dis-je, un peu troublé.

— Je vous assure que vous serez très vite en mesure de nous distinguer.

À ce moment, il me sembla que la seule différence était que l’un s’appelait Armand et l’autre Zénon. Ou l’inverse, car il m’était impossible de faire la différence. Le premier des deux me fit asseoir à une table. Il posa le Goldmann et le Milmete devant mes yeux et ordonna, maintenant très sérieux :

— Lisez. Et si vous comprenez quelque chose, dites-le-moi.

Curieuse directive. Ils me laissèrent lire un bon moment sans m’interrompre. Je m’y consacrai avec la meilleure volonté. Je commençai par l’ouvrage de Milmete, car le titre était prometteur. Avec tous ces secrets, je m’attendais à des dragons, des sources de vie éternelle, des plantes carnivores qui avalent des bœufs, ce genre de chose. Tu parles, c’était rasoir. La seule chose qui attira mon attention était les planches d’une sorte d’amphore romaine pourvue de quatre pattes et qui vomissait du feu. Quant au Goldmann, le plus intéressant était aussi les dessins. J’eus l’impression de voir les gribouillis de quelqu’un qui s’ennuyait à tel point qu’il n’avait rien de

mieux à faire que de couvrir des centaines de pages des figures géométriques de maniaque égaré.

— *Et alors ?* me demandèrent-ils un moment plus tard.

Je relevai la tête. Mieux valait être sincère :

— Je n'y comprends absolument rien.

— Parfait. C'était votre leçon d'aujourd'hui, dit Armand. Maintenant vous savez que vous ne savez rien.

Le lendemain, les Ducroix continuèrent à se montrer indulgents envers moi. Ils se bornèrent à évaluer mes connaissances afin de savoir par où commencer. Moi, je pensais à Jeanne, et j'avais le regard un peu perdu.

— Vous êtes soucieux ? demanda Zénon.

— Non, pas du tout, répondis-je, me réveillant. Simplement, je viens d'arriver, et je ne sais pas encore très bien quelle est ma place à Bazoches.

— Mais comment ? fit Armand. On ne vous a pas présenté les habitants du château ?

Il m'emmena personnellement voir tous les serviteurs. Je dois dire qu'aussi bien Zénon qu'Armand étaient la courtoisie personnifiée. Ils n'adoptaient pas cette attitude distante que l'on imagine entre nobles et roturiers. Ces derniers savaient parfaitement où était leur place, bien sûr, mais les jumeaux agissaient avec une cordialité qui masquait toutes les différences.

J'avais avec moi le bras droit et le bras gauche de Vauban. Ils collaboraient avec lui depuis des décennies, ils connaissaient tous les secrets de son ingénierie, et ils partageaient la même philosophie. Ils l'assistaient dans la conception de la phase préalable de ses projets de fortification, et ils constituaient la charnière entre le maréchal et les affaires du monde. En fait, j'eus beaucoup de chance d'arriver à Bazoches à l'automne du grand Vauban. En d'autres temps, les Ducroix auraient été trop occupés pour me consacrer une attention aussi soutenue.

— Maintenant, la fille du marquis.

En entendant ces mots, je dus tirer sur mon pantalon pour qu'on ne remarque pas mon membre raide. À ma déception, on m'emmena devant une créature totalement différente : Charlotte, la sœur de Jeanne, la fille aînée de Vauban. Teint de pêche, pommettes rouges, une bouche plus petite qu'une queue de tortue, et un nez mal placé : une équerre qui commençait au-dessus des sourcils. Elle riait avec un "clo clo clo" de perroquet, agitant un double menton qui ressemblait à un sac de cornemuse. Et elle passait la moitié de sa vie à rire.

Et si vous croyez que je la décris en de tels termes parce que ce bon Zuvi est le plus braillard des fantoches de ce siècle, vous vous trompez complètement. En fait, cette rencontre m'attrista. Pourquoi la nature doit-elle être aussi injuste ? Elles étaient sœurs, mais toutes les qualités étaient échues à la cadette. Jeanne était intelligente, très belle, vive, Charlotte un être candide, sans aucune malice. Et ce rire puissamment idiot…

— Je crois que vous connaissez déjà Jeanne, dit Armand. En ce moment, elle est au village de Bazoches, occupée à des œuvres charitables.

Eh bien.

— Son mari ne vient presque jamais à Bazoches, précisa Zénon. Quand vous le rencontrerez, faites-moi le plaisir d'agir avec autant d'amabilité que de délicatesse. Il a une personnalité particulière.

— Ce que Zénon veut dire, c'est qu'il est un peu siphonné, expliqua Armand.

Le jour s'acheva et je me retirai dans ma jolie chambre à l'odeur de lavande. Vous croyez que j'allai me mettre au lit ? Bien sûr que non.

Pendant que les frères Ducroix me faisaient visiter les dépendances du château, j'avais repéré la chambre de Jeanne. Je n'attendais qu'une chose, que tout le monde aille se coucher afin de l'aborder. Et de toute façon, je n'aurais pas pu dormir. Au bout d'un moment, je sortis

de la pièce, pieds nus, un chandelier à la main. Je frappai doucement à la porte de Jeanne.

Il ne se passa rien. Je ne savais si je devais insister ou me retirer, quand elle ouvrit enfin la porte.

Ce fut peut-être parce que je n'étais qu'un gamin, mais le fait est que je n'avais jamais souffert de ce genre d'impression. Et je dis "souffert" parce que l'amour peut provoquer une douleur physique. Mes poumons se rétrécirent ; ma pensée, habituellement agile, se troubla soudain. La flamme des bougies tremblait moins que moi.

La première fois, je l'avais vue habillée en simple paysanne, la seconde comme une reine, et maintenant en chemise de nuit, ses cheveux roux épars. Et nous nous trouvions seuls dans l'obscurité. La faible lumière de nos deux bougies rendait sa chemise transparente. J'avais répété deux ou trois phrases, mais je restai bouche bée.

— Alors ? dit-elle.

— Je voulais te remercier, réagis-je enfin. Sans toi, je ne serais pas là.

— Tu trouves cela convenable, de frapper chez une dame à cette heure de la nuit ?

— Pourquoi est-ce que tu m'as choisi ? Moi, le moins bien préparé des trois. N'importe qui pouvait le voir.

— J'aime porter des vêtements confortables quand il n'y a pas de visites. Ces deux-là sont passés à côté de moi et ils n'ont même pas vu une servante ; ils n'ont rien vu.

Quelque chose changea sur son visage.

— Toi, tu as demandé de l'aide.

Elle regretta d'avoir parlé avec autant de franchise et voulut changer de sujet. Elle parcourut le couloir du regard, au cas où quelqu'un serait arrivé :

— Quel âge as-tu ?

J'aurais quinze ans dans deux mois.

— Dix-huit ans.

— Tu es si jeune ? s'étonna-t-elle.

Enfant, je faisais toujours dix ans de plus, et quand je devins un homme mûr, vingt de moins. Ma théorie est que le *Mystère* était pressé de me faire grandir car il avait hâte que je meure jeune, en 1714. Puis il y eut des imprévus cosmiques ; pendant plusieurs décennies, le *Mystère* m'oublia et me voici.

— L'ingénierie ne m'intéresse guère. Depuis que je t'ai vue, je ne pense qu'à toi, dis-je.

Elle eut un rire surpris :

— Si tu savais ce qui t'attend, tu inverserais l'ordre de tes priorités.

Je ne comprenais pas.

— Le dernier aspirant a tenu trois semaines. Ce n'était pas mal, le précédent est reparti chez lui au bout de cinq jours, expliqua-t-elle.

— Quand je suis arrivé à Bazoches, je n'étais pas sûr de ce que je venais chercher. Maintenant si, dis-je.

Elle ne marcha pas. Mes sentiments étaient sincères, mais je m'exprimais comme dans une mauvaise pièce de théâtre.

— Va te coucher, dit-elle. Crois-moi, demain, tu devras être en forme.

Et elle me ferma la porte au nez.



4

Je ne tardai pas à comprendre à quel point Jeanne avait raison.

Nous commencions par le dessin car les Ducroix estimaient que l'encre et le trait éveillaient les sens. Ensuite, physique et géométrie. Là, je découvris le privilège de disposer d'un tuteur personnel. Et j'en avais deux ! Je ne suis pas pédagogue, je ne saurais juger leur méthode, je peux simplement dire qu'ils combinaient de façon unique l'indulgence, la discipline et la perspicacité.

Puis venait la pause du jus de citron :

— Buvez.

C'était un ordre. Tant que je n'y fus pas habitué, ils durent me surveiller pour que je ne vide pas mon verre dans un pot de fleur. Parce que "jus de citron", c'était une façon de parler. Vauban, en érudit éclectique, avait inventé un breuvage composé d'extraits de racines, de cire d'abeille, de jus variés et de je ne sais quoi d'autre, un mélange écœurant et douceâtre. À l'en croire, il éveillait l'esprit et fortifiait les muscles. Toujours est-il que cela ne me tua pas.

La discipline la plus curieuse de Bazoches était peut-être ce qu'on appelait la "salle sphérique". Le nom était plus adapté à la réalité que celui de "jus de citron", car il s'agissait vraiment d'une pièce dépourvue d'angles et en forme d'œuf, une boule gigantesque aux murs blanchis à la chaux, d'un blanc mat, très pur. Même le

sol était concave, de sorte que lorsque la porte se refermait, vous aviez l'impression d'être reclus à l'intérieur d'une sphère immaculée. La pièce sphérique se trouvait en haut du château. La partie centrale du plafond était mansardée, ce qui permettait à la lumière du soleil d'inonder l'espace.

— Vous avez exactement cinq minutes, me dirent les Ducroix la première fois où ils me poussèrent à l'intérieur.

Cette première fois fut saisissante. Non qu'une chose terrifiante m'eût attendu, mais parce que je ne savais pas ce qui m'attendait. Depuis mon arrivée à Bazoches, j'avais le sentiment d'être entouré d'un monde de merveilles : livres étranges, jumeaux savants, belles femmes. Et maintenant cette pièce ronde, lumineuse, et moi à l'intérieur, seul, étourdi par ce silence majestueux.

Je vis quelque chose devant moi. Du plafond pendaient des douzaines de fils blancs, qui devenaient invisibles en se fondant avec les murs du fond. À diverses hauteurs, étaient suspendus les objets les plus divers. Un fer à cheval, un masque de théâtre, un simple clou. Une perruque ! Une plume d'oie qui se camouflait contre le fond aux murs blancs. Une montre dorée, qui tournait au bout de sa chaînette.

Cinq minutes plus tard, on m'ouvrit.

— Parlez, fit Armand : qu'avez-vous vu ?

— Des choses qui pendaient, répondis-je troublé.

Zénon se trouvait derrière moi. Il me donna un soufflet sur la nuque. Je me cabrai et me retournai :

— Vous m'avez frappé !

— Le but n'est pas de vous frapper, mais de vous réveiller, se justifia Zénon.

— Aspirant Zuviría ! s'exclama Armand. Vous êtes aveugle. Un ingénieur qui ne sait pas voir n'est pas un ingénieur. Si vous aviez été attentif, vous auriez pu fournir une réponse plus digne que ce vague, misérable : "des

choses qui pendaient". Quelles choses ? Combien ? Dans quel ordre, à quelle hauteur et profondeur ?

Ils me firent entrer de nouveau, quoiqu'il serait plus exact de dire qu'ils me jetèrent à l'intérieur. Je fixai tout ce que je pus sur ma rétine et dans ma mémoire. En sortant, je dus décrire les objets en détail et selon leur position. Je commençai par celui qui se trouvait le plus près de mes yeux et détaillai les suivants en prenant le premier comme référence. Ils m'écoutèrent attentivement et sans m'interrompre.

— Pathétique, décréta Armand. Il y avait vingt-deux objets. Vous vous êtes borné à en décrire quinze, et mal. Il y avait un fer à cheval, oui. Avec combien de trous ? De quel côté était-il accroché ? À quelle hauteur ?

J'ouvris la bouche sans parler.

— Vous ne comprenez pas ? intervint Zénon. Quand vous attaquerez un bastion, ou qu'on attaquera celui que vous défendez, et que vous n'aurez que quelques secondes pour analyser la situation, comment pourrez-vous prendre en charge les vies dont vous êtes responsable ?

— Vous devez être attentif, dit Armand. Toujours, partout et à toute heure. Sans quoi, vous ne verrez pas, et si vous ne voyez pas, vous ne pourrez pas exercer ce métier. Dorénavant, vous serez toujours attentif, aussi bien en état de veille que dans votre sommeil. Vous avez compris ?

— Je crois.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui.

— Vous êtes sûr d'avoir compris ?

— Oui ! criai-je, davantage par frustration que par conviction. Avant que le "oui" ait franchi le seuil de mes lèvres, Zénon me posa une question foudroyante :

— Décrivez les boucles de mes chaussures.

Par instinct, je baissai la tête pour les regarder. Zénon lui-même me souleva le menton d'un doigt :

— Répondez.

J'en fus incapable.

— Depuis que vous êtes avec nous, je porte les mêmes chaussures. Et pendant tout ce temps, vous n'avez pas remarqué qu'elles n'ont pas de boucles.

À Bazoches, je me suis aperçu que les gens étaient incroyablement aveugles. Chez l'être humain moyen, le regard n'est qu'un balayage rapide et focal, dominé par les instincts primaires : j'aime, je n'aime pas, comme chez les enfants. Les frères Ducroix divisaient le genre humain en deux catégories : taupes et *maganons*. Quatre-vingt-dix-neuf humains sur cent étaient des taupes. Un bon *maganon* voyait davantage de choses en un jour qu'un troupeau de taupes en un an. (Toi-même, grosse taupe : combien de doigts ai-je ? Tu vois ? Tout ce temps passé ensemble et tu ne t'étais même pas rendu compte qu'il me manque la phalange d'un petit doigt. Il a été emporté par la mitraille, à Gibraltar. Je considère que ce ne fut pas en vain : le siège a eu raison d'eux et j'ai été ravi de nuire à un Bourbon.)

Ce jour-là, ils placèrent vingt-deux objets. D'autres fois, trente, quarante, cinquante. Parfois un seul : une simple plaisanterie, car ils me demandaient tous les détails. Je dus en décrire cent quatre-vingt-dix-huit, suspendus à quelques cordelettes blanches. Et je devais me souvenir de tout ce qui concernait chaque objet : le nombre de trous de la flûte, de perles du collier ou de dents de la scie. Avez-vous déjà essayé ? Faites-le, et vous découvrirez dans les choses ordinaires l'immense complexité du monde qui nous entoure.

Tout cela n'aurait été qu'un ensemble d'exercices plus ou moins pittoresques et stimulants, dans leur excentricité, sans la discipline appelée "champ". Je m'attendais à une sorte d'exercice tonifiant à l'air libre. Et je fus servi !

Ils m'emmenèrent à environ cinq cents mètres du château. Quand nous parvînmes au milieu d'un champ rectangulaire, en jachère depuis des années, les Ducroix